

# L'appel dans la forêt.

Ni chaises, ni tables, ni murs. Au Danemark, des milliers d'enfants sont scolarisés en pleine nature. Outre leur faible coût, ces écoles maternelles en forêt présentent de nombreux avantages pour le développement des élèves. À tel point que cette pédagogie s'exporte en Europe et dans le reste du monde. PAR MOÏNA FAUCHIER-DELAVIGNE — PHOTOS MARIE HALD

**A**PRÈS CHACUN D'UNE PETITE SCIE, Bertram et Hjalte, âgés tous deux de 4 ans, entament leur après-midi d'école en s'attaquant à une planche en bois. Ils l'ont calée dans un étau, au coin d'une épaisse table carrée, à leur hauteur. Debout, ils ont ôté leurs mouffes et travaillent, concentrés. Aucun adulte ne semble les encadrer. L'affaire paraît d'abord laborieuse. Difficile d'imaginer qu'ils viendront à bout de leur projet. Mais, dès que Lars, un des enseignants, vient les voir, les enfants lui demandent une plus grande scie. Ce dernier leur prête le matériel demandé et reste à proximité.

Nous sommes à l'école maternelle Skoven, non loin de la petite ville d'Holeby, sur l'île de Lolland, au Danemark. Cette école est une *skovbørnehaven*, littéralement un « jardin d'enfants de forêt ». Ils sont vingt-neuf, de 3 à 6 ans, à fréquenter l'école dehors, en bordure d'une forêt de hêtres, tous les jours. Dans ce qui ressemble à un joyeux camp de trappeurs, l'espace est vaste et plutôt étonnant. Outre une petite maison jaune à colombages et en toit de chaume, on y recense de nombreuses constructions en bois, fabriquées au fil des années : un atelier de bricolage, des bancs, un foyer, un four à pain, des totems sculptés et une cabane pour la sieste des plus jeunes. Il y a aussi un mini-terrain de foot, des balançoires, une piste pour des tracteurs en plastique, une botte de foin et des crânes d'animaux qui font office de décoration. Mais également, dans un autre abri, une bibliothèque fournie et des étagères remplies de boîtes contenant du matériel pour les mathématiques et d'autres choses propres à une classe de maternelle...

En cette journée de début mars, le ciel est dégagé, la température dépasse à peine zéro degré et le sol tourne à la gadoue. L'endroit est parsemé de jeunes pousses d'ail des ours à l'odeur entêtante. D'ici peu, leurs fleurs blanches vont éclore. Tous les enfants sont équipés d'une combinaison d'hiver, de bottes fourrées, d'une cagoule et de mouffes. « Il n'y a pas de mauvais temps, il n'y a que des mauvais vêtements », dit ici le dicton. C'est uniquement en cas de tempête ou d'intense brouillard que le groupe se replie à l'intérieur. À l'heure du déjeuner, tous s'asseyent dans la véranda attenante à la maison : ils gardent leurs combinaisons et retirent juste leurs gants

pour pique-niquer.

« Cet hiver, on a passé cinq jours dedans, bien plus que l'an dernier », regrette Ragna, l'enseignante qui a créé Skoven (« forêt », en danois) il y a vingt-six ans. Elle travaillait alors à la maternelle de Holeby, dirigée par Jesper Lund. Tous deux ont voulu ouvrir une classe supplémentaire, dans la forêt. Pour eux, une salle de classe fermée ne pouvait être le lieu le plus adapté à l'épanouissement des enfants. Les recherches du biologiste suédois Patrik Grahm, qui a étudié les bénéfices d'un contact quotidien avec la nature sur les enfants – ils sont moins souvent malades, plus sociables et ont une meilleure concentration –, les ont confortés dans leur choix. Depuis 1992, donc, les enfants de Skoven se réunissent tous les matins à la maternelle « en dur » à Holeby et prennent le bus jusqu'à leur base en forêt. Des écoles comme ça, il y en a quelque 700 au Danemark : environ 20 % des classes maternelles sont établies dans la nature. Le premier « jardin d'enfants de forêt » a vu le jour en 1952, quarante ans avant Skoven, dans une ...

... banlieue cossue de Copenhague, Søllerød. Ella Flatau, qui enseigne alors la musique, lance d'abord une école privée : « la maternelle itinérante ». Elle accompagne tous les jours un groupe d'enfants dans la forêt. Deux ans plus tard, les autorités commencent à encourager la création de ce type de scolarité. L'objectif est avant tout économique : ces écoles, qui nécessitent peu d'infrastructures, permettent d'accueillir plus d'enfants à une époque où les femmes commencent à entrer en nombre dans la vie active. « Une époque aussi où le bon air était considéré comme la solution à tout », raconte Sisse Trolle-Laiq, conseillère chargée des maternelles à la municipalité de Copenhague.

Soixante ans plus tard, de nombreuses études ont confirmé les bienfaits de l'école en plein air à la fois sur le psychisme et sur les capacités d'apprentissage de l'enfant. Jouer à l'extérieur met plus souvent les élèves en situation d'expérimenter de nouvelles choses et de prendre des risques (mesurés), ce qui leur permet d'avoir moins peur de faire des erreurs, la clé pour devenir un bon élève.

À Skoven, Bertram est finalement venu à bout de sa planche. « Lars, regarde ! », lance-t-il, victorieux, avant de se remettre à l'ouvrage. Non loin, Matilde et Clara, 4 ans également, taillent un morceau de bois à l'aide d'un couteau. Puis Bertram, aidé de son comparse, s'installe à un chevalet pour s'occuper d'une bûche. Pour un enfant si jeune, il coupe étonnamment bien du bois mais, surtout, il aura choisi une activité, s'y sera consacré et sera parvenu à la mener avec succès. De quoi développer ses capacités de motricité, sa concentration et sa confiance en

lui. Selon de nombreuses études, passer beaucoup de temps en plein air permet aussi aux enfants de développer leur conscience environnementale.

Pour Lone Svinth, chercheuse en psychologie de l'éducation à l'université d'Aarhus, ces écoles offrent quelque chose de très précieux :

« Non seulement une connexion au quotidien avec la nature, mais aussi la possibilité d'être un enfant de façon différente. Dans une classe à l'intérieur, les enfants sont toujours en conflit avec leur environnement. Ils manquent de place. Les adultes interfèrent beaucoup plus et leur interdisent de crier, de courir... Alors que dehors ils peuvent avoir des interactions plus riches avec les enfants, qui ont l'espace et le temps pour pouvoir se concentrer. »

Entre deux activités, Bertram et son compère ont d'ailleurs passé une demi-heure à courir et à sautiller, en hurlant, munis d'une mini-tronçonneuse en bois, imitant le geste et le bruit des bûcherons. À Skoven, il n'y a pas de récréation puisque pas de classe au sens où on l'entend en France : l'ambiance est affairée et apaisée, et les tensions entre enfants sont rares. Selon Jesper Lund, « on se bagarre moins ici que dans une école fermée ».

S'ils jouissent d'une large autonomie, les enfants sont encadrés par trois enseignants. Comme dans toutes les maternelles du pays, on compte ici au maximum 11 élèves par adulte. Loin de la moyenne française : 23. Même si les enfants ont le droit de grimper sur presque

tout, il n'y a guère de danger. Les petites scies, peu coupantes, sont en libre-service, mais un éducateur doit toujours être présent pour les plus grandes, accrochées en hauteur. Lars précise : « Les plus jeunes commencent d'abord avec un épluche-légumes et écorcent des branches pour apprendre le mouvement. Ensuite, ils sont autorisés à utiliser des outils plus dangereux. » Depuis dix ans à Skoven, l'enseignant apprécie la pédagogie à l'œuvre. « L'endroit leur appartient. Ils en ont conscience », fait-il remarquer, montrant les poutres qui soutiennent le toit de l'établi, que les enfants ont écorcé.

« Ça fonctionne très bien parce que nous avons une vision libérale et non restrictive des enfants, explique Sisse Trolle-Laiq. Selon la tradition nordique, nous n'avons pas peur que les enfants tombent. Ils ont le droit de grimper aux arbres, de jouer dans l'eau... » Et « on trouve que c'est bon signe quand ils sont couverts de boue en fin de journée », poursuit Kirsten Nilsson, journaliste chargée de la famille pour le quotidien de centre gauche *Politiken*.

Comme dans n'importe quelle école danoise, Skoven suit le programme de maternelle : développement personnel, social, du langage,

connaissance du corps, éveil à la culture, expression artistique et développement de l'esprit de communauté. Quant à la sensibilisation à la nature, « elle a été modifiée dans le nouveau programme, se félicite Sisse Trolle-Laiq. Il est dorénavant spécifié "nature, vivre dehors et science". On considère donc qu'il est indispensable de sortir. »

Après leurs années à Skoven, les enfants intègrent le primaire et passent plus de temps à l'intérieur. Ni enseignants ni parents n'ont relevé de problèmes d'intégration et les jeunes élèves suivent sans difficulté. « Depuis le début de ces écoles, au Danemark et en Scandinavie, toutes ces idées progressistes sur la façon d'éduquer les enfants, de les respecter, de les laisser jouer se sont largement généralisées. Et les maternelles en forêt font aujourd'hui partie intégrante du système éducatif grand public », explique Ning de Coninck-Smith, historienne de l'éducation à l'université d'Aarhus. Kirsten Nilsson le confirme : « Ces écoles sont tellement ancrées dans le paysage qu'elles ne font même plus débat. » À tel point que personne n'a ressenti le besoin de comparer la réussite des élèves issus de ces écoles avec celle des enfants ayant suivi un cursus classique.

Mille, 17 ans, a passé ses trois années de maternelle dans une *skovbørnehaver*. Elle se souvient des escargots, de la neige, des grenouilles minuscules, de la cuisine sur le feu... « Avec ma meilleure amie, j'adorais attraper des gros crapauds. On les posait sur notre tête et on essayait de les faire tenir le plus longtemps possible », raconte-t-elle, mi-amusée, mi-dégoûtée. Elle a adoré cette période, même si elle trouvait parfois difficile de rester toute la journée dehors en hiver. Mille termine aujourd'hui son lycée dans un établissement du centre-ville de Copenhague. Elle habitait déjà dans la capitale quand ses parents l'ont inscrite à l'école en forêt. Lotte, sa mère, explique qu'élever ses deux filles en ville, loin

de la nature, lui donnait mauvaise conscience. Car, si Lolland, dont dépend Skoven, se trouve en zone rurale, les écoles dans la forêt sont paradoxalement un phénomène plutôt urbain. À Copenhague, on parle de maternelles « en mouvement ». Sur la carte du bureau de Sisse Trolle-Laiq, on distingue 85 écoles de ce type – que ce soit dans la forêt, à la plage, en roulotte – basées dans tous les quartiers de la ville. Dans la plupart d'entre elles, les enfants sont dehors tous les jours, mais certaines proposent ce type d'enseignement une semaine sur deux ou certains jours seulement. Des bus les emmènent chaque matin à la « campagne » et les ramènent à Copenhague après la classe.

**S**

**I LES PARENTS QUI CHOISISSENT DE METTRE LEUR ENFANT DANS CE TYPE D'ÉCOLE N'ONT RIEN DE MILITANTS** écologistes ou de bobos excentriques, Niels Ejbye-

Ernst, chercheur en sciences de l'éducation, qui a publié une thèse sur le sujet en 2012, relève que le phénomène est plus répandu dans les milieux éduqués : « Les familles les moins favorisées ont plutôt tendance à inscrire leurs enfants dans l'école la plus proche. » Cependant, la plupart de ces écoles sont publiques et elles s'installent aussi dans des quartiers ou des villes en difficulté. C'est d'ailleurs le cas de Skoven. Malgré le bon air et le décor bucolique, l'île de Lolland, sur laquelle elle se trouve, n'a rien d'un paradis. Il s'agit d'un des endroits les plus pauvres du pays. La plupart des jeunes partent pour leurs études et ne reviennent pas. Conséquence : les actifs y sont moins nombreux qu'ailleurs. C'est aussi ici que l'espérance de vie est la plus basse : 77,4 ans, soit trois années de moins que la moyenne nationale.

Plébiscitées par les parents et encouragées par les recherches en sciences de l'éducation, les

*skovbørnehaver* sont toujours en développement au Danemark. Selon Niels Ejbye-Ernst, leur nombre a été multiplié par deux en quinze ans. Ces écoles ont aussi influencé les établissements classiques, qui portent une attention particulière au temps que les enfants passent dehors et y multiplient les activités qui ne se résument plus à la simple récré.

Depuis quelques années, le phénomène dépasse les frontières de la Scandinavie. La Britannique Jane Williams-Siegfredsen\*, installée au Danemark depuis une vingtaine d'années, organise des formations sur la pédagogie danoise par la nature. Elle voit venir des éducateurs du monde entier : Australie, Autriche, Portugal, mais aussi États-Unis, Canada, Taïwan... « Mais personne n'est encore venu de France », note-t-elle.

C'est aujourd'hui l'Allemagne qui concentre le plus grand nombre d'écoles dans la forêt : il y en a plus de 2000. Petra Jäger a fondé le premier établissement de ce type à Flensburg, petite ville à un kilomètre de la frontière danoise. C'était il y a vingt-cinq ans. « Aujourd'hui, une école ouvre quasi chaque semaine », estime-t-elle. Par le biais du réseau Forest Kindergarten International Federation, qu'elle codirige, éducateurs et parents de ces structures partagent leurs expériences. Petra donne aussi des conférences à l'étranger. Elle s'était ainsi rendue en Corée du Sud il y a quinze ans. Une première école y a ouvert ses portes en 2008, deux cents autres ont, depuis, vu le jour.

C'est l'heure de la sortie à Skoven. Une mère vient récupérer Pilou et Ea, son fils et sa fille, âgés respectivement de 3 et 4 ans et demi. Pour cette ancienne garde forestière, les inscrire ici était une évidence : « Pourquoi devrait-on mettre les enfants toute la journée à l'intérieur ? Quand on y pense, c'est bizarre comme idée. Ils sont bien mieux dehors pour grandir. » ■

\* *Understanding the Danish Forest School Approach: Early Years Education in Practice*, de Jane Williams-Siegfredsen (éditions Routledge, non traduit en français).

“Selon la tradition nordique, nous n'avons pas peur que les enfants tombent. Ils ont le droit de grimper aux arbres, de jouer dans l'eau...”

Sisse Trolle-Laiq, conseillère chargée des maternelles à la municipalité de Copenhague